

## Dans l'attente d'une date suspendue : le cas des Palestiniens réfugiés dans les camps au Liban.<sup>1</sup>

Léda Mansour  
*Université Paris-X*

Penser l'exil est penser la dichotomie d'être et de ne pas être. Etre toujours « dans » ses origines, mais également ne pas être dans son lieu d'origine. Travailler sur le cas du Palestinien réfugié est aussi réfléchir sur cette même dichotomie laquelle, néanmoins, prend les aspects d'un paradoxe, celui d'être *quelqu'un* qui ne doit pas être : être là où il ne faut pas être, d'être chez soi sans l'être vraiment et tant d'autres situations sous-entendues par cet énoncé.

Le présent article se divise en deux parties : une première partie présente un essai de schématisation des « états des lieux temporels » concernant les camps des Palestiniens réfugiés au Liban<sup>2</sup>. La seconde partie présente une lecture historico-culturelle de deux ouvrages littéraires (*La porte du soleil* de Elias Khoury, *Des hommes dans le soleil* de Ghassan Kanafani) et s'attache à regrouper certains éléments en rapport avec le temps d'où peuvent émerger différentes significations.

---

<sup>1</sup>) Dans le présent article, il s'agit d'observations qui pourraient ouvrir une réflexion plus approfondie car le sujet est vaste et demande plus qu'un texte de quelques pages.

<sup>2</sup>) La première partie se base sur des observations personnelles suite à un travail de 5 ans dans des ONG européennes et des associations palestiniennes dans les camps des réfugiés au Liban. Elle se base également sur une expérience d'enseignement de trois ans dans des écoles de réfugiés palestiniens (Tyr, Saïda et Siblin). Par ailleurs, certains éléments de cette partie vont être revus dans la seconde partie.

## I. Les temporalités du réfugié

1. La différence entre un exilé et un réfugié. Edward Saïd suggère la définition suivante : un réfugié ne vit pas une ambiguïté identitaire, ni une solitude vis-à-vis de ses origines. Il est loin de son espace originel et de celui de sa citoyenneté. Il peut rencontrer un des membres de sa famille dans le même pays de refuge ou dans un autre pays arabe. En outre, un exilé vit une ambiguïté due à sa citoyenneté et à son identité. Et dans le cas du réfugié palestinien, comme le souligne Saïd, il s'agit du cas d'exil le plus étrange car les réfugiés palestiniens sont exilés par des exilés (les Israéliens de confession juive). Il ajoute que « l'exilé » comme mot porte une connotation plutôt poétique et spirituelle, alors que le mot « réfugié » est doté d'une charge politique impliquant qu'il est urgent de venir au secours de ces gens à un niveau international (Saïd, 2004).

2. Description de l'espace étudié : le camp. Il ne s'agit pas d'une description des conditions matérielles et sociales du camp palestinien, laquelle prendrait une place trop large dans le présent article, mais plutôt de certaines caractéristiques du camp qui permettront de mieux comprendre les différentes temporalités d'un tel espace. Le camp de réfugiés palestiniens est d'abord un espace cloîtré, limité actuellement par le blocus et par le contrôle de l'armée libanaise et auparavant par différents groupes armés. Les barrages encerclent le camp, et tout le monde doit passer par ces contrôles. Le camp, ensuite, est un espace souvent menacé, par des tensions internes ou externes. Le camp est aussi un espace étranger hébergeant des étrangers qui ne sont pas des citoyens et qui ne possèdent pas des droits civils comme les Libanais. Une dernière caractéristique tient plutôt d'une représentation et d'une construction imaginaire : le camp est considéré comme un espace perçu négativement, malpropre, où les habitants sont mal éduqués, bref tout ce que les mots « camp », « réfugié » et « palestinien » peuvent impliquer au Liban.

3. Les différentes formes du temps. Dans un cas comme celui des Palestiniens réfugiés, il est difficile de mettre de l'ordre dans le temps et nous avons donc opté pour un ordre

chronologique afin de commencer à décrire les différentes temporalités. Il n'existe pas, bien entendu, un seul rapport avec le temps ; parler du temps, c'est parler de toutes les générations depuis la Nakba de 1948 (l'expulsion des Palestiniens de leur terre par les groupes armés sionistes avec l'aide de l'armée britannique). Si nous voulons remonter dans le temps jusqu'au début de l'expulsion, en 1948, alors que les réfugiés étaient installés dans des camps faits de tentes et non de bâtiments en pierres, nous parlerons d'un premier rapport avec le temps : le « provisoire », renvoyant à l'installation provisoire. Il s'agit d'une situation temporaire qui prendra fin la semaine prochaine, le mois prochain, l'an prochain... Ensuite, le temps passe, les événements politiques se succèdent, le rapport change entre l'idée du provisoire et celle de l'installation de longue durée. Il y a ceux qui retournent, qu'on nomme les « infiltrés » (ou *glisseurs*), qui rentraient en cachette et qui risquaient leur vie avant qu'Israël ne domine les frontières définitivement. Et il y a ceux qui restent à attendre une solution, car tous ne peuvent pas rentrer en cachette.

Ainsi, sur cet axe temporel de 1948 jusqu'à aujourd'hui, il y a un ensemble de dates-phares, indiquant des événements historiques et politiques.<sup>3</sup> Au-delà de leur aspect politique, ces dates jouent un rôle important dans le rapport du réfugié avec le temps : entre ces dates, se joue une gamme d'espairs, d'attentes et de déceptions vécus par les réfugiés palestiniens, et surtout ceux du Liban qui ont été quasiment oubliés après les accords d'Oslo.

---

<sup>3</sup>) 1948: la Grand-Bretagne se retire de Palestine, l'État d'Israël est proclamé et reconnu par les grandes puissances. Exode des populations palestiniennes et première guerre israélo-arabe.

1956, 1967, 1973: Trois autres guerres opposent les pays arabes et Israël.

1975: la guerre civile libanaise met aux prises les Palestiniens et leur alliés libanais avec les milices chrétiennes, puis avec les Syriens (1976) et les milices chiïtes (1981).

1982: invasion du Liban par l'armée israélienne et sortie des Palestiniens de Beyrouth après un encerclement de trois mois. Les milices chrétiennes massacrent les habitants des camps de Sabra et Chatila dont les accès étaient contrôlés par les Israéliens.

1988: L'Organisation de libération de la Palestine proclame l'État palestinien. Cet Etat en exil obtient la reconnaissance d'une cinquantaine de pays dont ceux de la ligue des États arabes.

1993: À la suite des négociations secrètes tenus à Oslo, Palestiniens et Israéliens signent à Washington une déclaration de reconnaissance réciproque.

Si nous voulons maintenant schématiser ce rapport avec le temps, nous pouvons considérer qu'il existe d'abord une première grande forme : le retour, l'espoir du retour ou ce que j'appelle « la date du retour ». La notion de date car elle inclut l'idée d'un temps précis alors que dans « retour » ou « jour du retour », la temporalité semble être vague - l'idée d'un temps précis correspond à une conviction de retour chez les réfugiés. Une date est toujours attendue, il s'agit donc, de l'attente d'une date de retour. Une date qui est cependant inconnue, donc une date suspendue. Une telle suspension de date suggère l'idée temporelle de l'infini.

Une autre forme du rapport au temps est par conséquent liée à l'idée de l'infini : la date est suspendue et cet infini, dans le cas du lieu décrit (camp encerclé, menacé, enfermé, mal vu...), est quotidiennement vécu, ressenti. Ce quotidien difficile se traduit autant dans les documents administratifs qui témoignent de ce statut de réfugié que dans les conditions matérielles « de tous les jours ».

Nous avons donc dégagé l'idée d'une date quotidiennement et infiniment attendue, laquelle devient la raison de l'existence dans un tel espace.

Une question se pose : si on veut mesurer les poids respectifs du temps et de l'espace, il semble que le temps domine l'espace. Il est vrai que les deux s'influencent mutuellement, mais il est difficile de déterminer si c'est l'espace du camp, loin de l'espace de la patrie, qui alourdit l'expérience temporelle et le vécu quotidien ou bien si c'est l'attente du retour qui agit sur l'espace, le temps devenant un facteur plus important car plus attendu. Nous pouvons dire qu'au départ, il y a eu surtout l'espace sans considération du temps, lorsque rester au Liban était vraiment provisoire, et qu'ensuite, au bout de 60 ans, la conscience se fait d'un temps qui dure et qui, apparemment, durera encore – ce dont la conviction est plus ou moins ancrée. Le poids du temps, égal à celui de l'espace difficile, le domine-t-il en réalité ?

Si nous retournons au schéma du mouvement vers un point « à fixer », ou l'attente d'une date à fixer, le quotidien peut se vivre à l'échelle collective comme à l'échelle individuelle. Cette analyse pourrait répondre en partie à la question posée ci-dessus. D'un point de vue

collectif, tout le monde vit plus ou moins de la même manière l'expérience de l'exil ou de l'expulsion. En ce qui concerne les individus, l'expérience va changer selon leurs conditions et leurs subjectivités.

Nous abordons ici certains aspects de cette expérience au niveau spatial d'abord puis au niveau idéologique, toujours en rapport avec le temps :

Le niveau spatial :

1. Le réfugié qui reste toute sa vie au camp, car il n'a pas le choix ou, au contraire, par choix : le temps et l'espace se confondent, ils sont tous les deux pleinement vécus.<sup>4</sup>

2. Sortir du camp :

- Sortir simplement pour travailler, étudier, rendre visite à des parents ou à des amis : « un aller-retour ». Quel sens lui donner ? Un retour à l'espace du refuge, l'espace de la difficulté, du rappel de son propre statut ? Ou même un retour à un « *semblant chez moi* » rassurant ? Cela dépend de chaque être humain et les significations peuvent également changer également d'un état psychique à un autre ou d'une situation matérielle à une autre.

- Sortir du camp pour ne pas revenir : aller vivre dans la ville, à l'entourage du camp ou encore plus loin dans une ville sans trace du camp. Il s'agit de ce que j'appelle l'expérience du « réfugié de nouveau », à savoir un départ de plus où le réfugié revit soit l'expulsion, soit un simple départ. Dans certains cas, il peut considérer ce départ comme un changement du statut de réfugié à celui d'exilé ou d'étranger. Cela dépend également du sens donné à ce départ de plus, à l'expérience de l'individu qui aura connu la première expulsion ou pas, qui aura bien connu l'histoire de ses parents expulsés ou non...

---

<sup>4</sup>) Cette partie va peut-être donner l'impression que le camp est isolé et qu'il est loin de la ville, ce qui n'est pas juste car le camp existe d'habitude près d'une agglomération urbaine, certes à l'écart, mais sans que la distance entre les deux ne soit considérable. Les camps de Beyrouth sont le prolongement de la banlieue de Beyrouth; à Saïda, le camp de Ain el Helwé n'est pas séparé de la ville elle-même; le camp du sud de Tyr est au bord de la mer, entouré de terrains agricoles.

- Sortir du camp pour émigrer loin du pays de refuge, vers un autre pays arabe ou vers l'Occident : créer une distance assez lointaine avec tout ce que cet éloignement implique comme significations.

- Une contrepartie existe aussi dans laquelle partir au camp serait une expérience plutôt agréable. Aller au camp est parfois synonyme de partir en vacances : un temps de vacances mis en parallèle avec l'espace du camp.<sup>5</sup>

D'un point de vue idéologique, l'expérience varie entre :

1. La patience : l'idée du retour est suffisamment ancrée pour patienter ; en d'autres termes, c'est le « nous allons gagner et nous allons retourner » entendu fréquemment, le temps devenant alors un acte de résistance et de patience, voire un acte de patriotisme.<sup>6</sup>

2. L'impatience : le temps peut déclencher des doutes, voire les attiser. On doute de l'état général, des solutions non proposées ou proposées sans exécution, on finit par soupçonner le temps d'être complice avec l'ennemi ou même d'être un ennemi, on dira alors : le temps, c'est Israël.

3. Il existe également différents degrés de patience et d'impatience, de doute et de conviction, ce qui pourrait se représenter par les énoncés suivants :

<sup>5</sup>) Ce sont surtout les enfants "hors du camp", ayant leur sgrands-parents vivant dans un camp qui sont contents de "partir au camp" et d'y passer les vacances scolaires, mais ce sont aussi des familles habitant dans la ville qui rendent visite aux membres de leurs familles dans le camp.

<sup>6</sup>) Accepter de vivre toute sa vie dans le camp n'est pas facile sans une idée-moteur. Il s'agit d'un acte de patriotisme dans le sens où endurer cette vie est synonyme de militantisme, une idée qui peut avoir parfois comme conséquence de considérer ceux qui sont en dehors du camp comme des non-militants. Ce qui ouvre notre analyse vers d'autres aspects à développer, comme celui du regard porté par les réfugiés du "dedans", dans le camp, vers ceux de l'extérieur et vice-versa: le réfugié palestinien habitant la ville peut avoir un regard de supériorité par rapport à ceux du camp et les faire se sentir inférieurs. Toutes ces complications psychologiques sont liées à celles de la situation sociale mais surtout avec le regard que porte le citoyen du pays (Le Libanais) envers le palestinien du camp, ce qui pousse dans des cas extrêmes certains palestiniens à nier leur nationalité et à adopter le parler dialectal libanais comme signe de distinction de l'accent palestinien ... Enfin, à la question: «Tu viens d'où?» posée par un Libanais à un Palestinien qui répond: «Palestinien», le Libanais ajoutera souvent : «Ce n'est pas grave, on est tous des êtres humains! [On est tous des fils d'Adam et Eve]». À la question: «Tu vis dans le camp?» Certains Palestiniens de la ville répondent catégoriquement: «Non, jamais...» À l'inverse, d'autres Palestiniens ne vivant pas dans un camp répondent positivement par souci de distinction identitaire, mais ce dernier cas peut paraître plus facile à comprendre.

- « Ça n'a jamais été si proche de moi, sûrement c'est proche. »
- « Ça va arriver un jour, mais on ignore quand. »
- « Ça va durer, c'est loin. »
- « Ça n'arrivera jamais. »<sup>7</sup>

Il est à préciser que ce mouvement descendant ou ascendant dépend plus du temps que de l'idéologie. Je ne suis pas sûre qu'actuellement les réfugiés palestiniens pensent d'abord au niveau de l'idéologie et ensuite à leur situation ; je pense qu'ils vivent l'expérience du temps plus cruellement et plus fortement que toutes les influences idéologiques.

4. « Le reste du temps » ou « l'urgence » : beaucoup de réfugiés optent pour la solution de la survie, en éliminant l'espace, en vidant l'expérience du temps de son sens et en trouvant une solution plutôt radicale, mais répondant à une urgence, qui est l'oubli ou l'expérience de l'oubli. Nombreux ceux qui optent pour un semblant, provisoire ou définitif, d'oubli.

Pour aller plus loin dans l'analyse de l'expérience individuelle spatio-temporelle, nous pouvons adopter les questionnements et les cas suivants:

1. La personne âgée qui a déjà connu la Palestine et qui a vécu l'expulsion : la signification sera différente que pour un enfant né en Palestine, qui a connu l'expulsion de manière floue et a vécu dans un camp.

2. Le réfugié né dans un camp à qui tout a été raconté, l'histoire avec toutes les dates et avec l'espoir de retour.

3. Le réfugié né dans un camp, mais à qui peu de choses ont été racontées. Sur ce point, une piste très intéressante est à creuser pour étudier la valeur du « raconté » dans la définition de l'expérience exilique de chacun.

---

<sup>7</sup>) Cette échelle de variation entre le doute et la certitude dépend également de l'âge du réfugié, de son expérience personnelle, et des aléas politiques d'une période à une autre.

4. Le réfugié né en dehors du camp et vivant dans le pays de refuge : il est toujours un réfugié, mais le sens donné à son exil ne sera pas similaire à celui des cas précédents.

5. Le réfugié né en dehors du camp et dans un autre pays de refuge (en Occident, par exemple) : celui-là sera en « décalage horaire ».<sup>8</sup>

En partant du cas de l'éloignement spatial mais aussi du rapport du raconté avec le temps, nous pouvons dégager deux soucis que vivent les réfugiés palestiniens :

1. Un souci « spatio-temporel » : le lieu de l'enterrement. Le rapport du réfugié avec le temps est aussi son rapport avec la mort, mais plus que sa propre mort, c'est le lieu de l'enterrement qui est interrogé. Où va-t-il être enterré ? On a souvent entendu les vieilles personnes s'exprimer ainsi : « Mon rêve est d'être enterré dans mon pays ».

2. Un souci idéologico-temporel : le souci de la transmission. Il s'agit de la transmission de l'histoire car la transmission du statut administratif s'effectue de façon automatique (la carte de réfugié palestinien étant enregistré à L'UNRAW)<sup>9</sup>. Mais surtout le souci de la transmission des convictions et du combat à mener, qui implique un passé, un présent et la construction d'un avenir.

Cette transmission entretient un rapport étroit avec le temps, dans la mesure où les réfugiés signent comme un pacte avec le temps, un pacte pour résister au temps. Cette signature prend plusieurs formes. Pour donner un exemple concret et significatif, à l'époque de la génération précédente, la première génération de réfugiés, dans les lettres d'amitié ou d'amour, les lettres entre membres de la famille ainsi que dans les autographes, une signature

<sup>8</sup>) Avec tout ce que ce cas peut entraîner comme autres formes d'exil. Les statuts sont en effet différents entre un apatride, de nationalité indéterminée en France et en Allemagne jusqu'à nouvel ordre (l'obtention de la nationalité étrangère), un réfugié palestinien vivant toute sa vie dans les pays du Golfe sans la possibilité de devenir citoyen, un réfugié vivant en Égypte où il doit enregistrer chaque mois son existence en tant que réfugié palestinien, etc...

<sup>9</sup>) L'UNRWA (Office de secours des Nations-Unies pour les réfugiés palestiniens au Proche-Orient).

finale, qui suivait le nom, avait souvent un rapport avec le retour : « Et nous allons retourner » ; « À Jérusalem » ; « La Palestine est arabe »... Le pacte stipule donc de ne pas être en retard, d'être à temps quand le retour va se réaliser et cette résistance au temps exige un travail énorme sur la mémoire, la transmission. Ce travail s'effectue depuis toujours par différentes instances : les parents à la maison ; à l'école, des concours de peinture et de poésie autour du thème de la patrie ; des journées de commémoration (jour de la catastrophe « Al-Nakba », journée de la terre etc...).

Tout en ignorant jusqu'à quand des lettres seront ainsi signées et des concours de dessins et d'écriture organisés, je voudrais maintenant me pencher sur un autre type d'inscription dans le temps et dans l'espace témoignant de l'expérience de l'exil : les écrits sur les murs des camps.

Les réfugiés palestiniens écrivent sur les murs de leurs camps, et tout peut être écrit : le nom d'une équipe de foot préférée ou d'un parti politique, des lettres dans un cœur, de la poésie. Ils raturent et réécrivent sur ce qui est déjà écrit, ils dessinent, racontent des blagues, écrivent les noms des martyrs, sans parler de l'affichage des photos de martyrs et des affiches politiques. Depuis toujours, ils ont écrit sur les murs, ce qui fait que les écrits changent d'une période à une autre et que c'est en partie leur mémoire quotidienne qu'ils enregistrent sur le mur (*voir les reproductions photographiques accompagnant notre article*).<sup>10</sup>

Loin de cataloguer la Palestine, ces inscriptions « montrent » une réalité quotidienne qui, avec le temps, devient une mémoire réelle du camp sans faire de place au mythe : la parole des réfugiés est la seule réalité qui s'exprime et s'exhibe dans un espace fermé. Ces écrits constituent ainsi une forme de « réactivité » ou, dit autrement, une « activité langagière-réaction ».

<sup>10</sup>) Ces photos font l'objet d'un projet commun avec Salem Yassin et Ali Dahwich mais surtout d'une recherche linguistique, sociologique et artistique qui a débuté depuis quelques années. Différentes approches sont adoptées: analyse du discours, sociolinguistique, archéologie et esthétique. Cette recherche est entreprise grâce à différentes instances de soutien, européennes et palestiniennes, avec l'encouragement et le soutien d'Alexis Nouss et d'Alexandra Loumpet-Galitizine.

Pour conclure cette réflexion sur l'effet du temps, je dirai que, en considérant le changement des générations, les Palestiniens avaient, semble-t-il, auparavant moins le choix pour ce qui est de prendre une ferme décision afin de mettre de l'ordre dans leur vie, c'est-à-dire dans le temps. Ils étaient engagés dans un combat pour faire admettre d'abord leur existence et ensuite leur identité. Avec la génération nouvelle, celle d'après Oslo, nous pouvons penser qu'elle sent que le temps presse qu'elle a plus de choix possibles : militer ou pas, connaître l'histoire ou pas, vouloir transmettre à ses enfants ou pas, partir ou rester... Ce qu'il faut avancer avec prudence car dans ce contexte, l'événement politique l'emporte toujours sur le choix personnel et fait que les individus n'ont parfois pas le choix.

## II. Le réfugié dans la littérature

Cette deuxième partie soumettra deux ouvrages littéraires à une lecture historico-culturelle afin d'extraire des indications quant à la dimension temporelle et en expliquer la signification.

### 1. *La porte du soleil*<sup>11</sup> :

Le récit rapporte l'épopée de l'expulsion des Palestiniens en 1948 et de leur refuge dans les pays arabes. Situé au Liban dans les camps de réfugiés, il présente d'abord l'histoire de Younès qui s'infiltrait en Palestine pour se cacher dans la caverne de *Bab-el-chams* (la porte de soleil) où il rencontrait sa femme tout en revenant toujours au Liban. Beaucoup d'autres histoires sont enchâssées dans cette première histoire, toutes racontées par le docteur Khalil ou le narrateur devant le lit de Younès qui agonise. Les exemples suivants tirés de l'ouvrage sont liés avec la dimension temporelle ainsi qu'avec le statut du réfugié et l'absurdité du vécu dans le camp.

---

<sup>11</sup>) Khouri, 1998.

1. P. 30 : Quel est ton véritable nom ? Au camp, ils t'appellent Abou Salem. A Ayn-el-Zaitoun, tu es Abou Ibrahim. A Bâb el-Chams, tu es Younès. A Deir-el-Assad, on t'appelle l'Homme. Dans le secteur ouest, ton nom est Ezzeddine. Tu as plusieurs noms et je ne sais pas comment t'appeler.

Dans cet exemple, on observe une pluralité du prénom en rapport avec une pluralité de lieux, ce qu'on peut appeler une dénomination « nomade ». À travers son prénom et les lieux qu'il traverse, le personnage illustre le statut d'un réfugié plusieurs fois réfugié

2. P. 316 : Nous avons compris que nous passerions notre vie dans « l'enseillement ». Comment appellerais-tu le camp, Tu vois des maisons maintenant, mais, au début, ce n'était qu'un ensemble de tentes. Nous avons eu ensuite la permission de construire des murs aux cabanes mais pas de les couvrir, car la toiture nous aurait fait oublier la Palestine ! Nous nous sommes donc contentés de mettre de la tôle ondulée.

Cet exemple met en relief un aspect absurde du vécu dans le camp en rapport avec un facteur naturel du temps : l'enseillement. Si tu construis un toit de pierres, tu oublies la Palestine. Si tu restes sous le soleil, tu n'oublies pas la Palestine. L'enseillement protège la mémoire et la protection du soleil expose la mémoire au danger de l'oubli.

3. P. 56 : Maintenant, je suis redevenu calme, presque léthargique, comme toute chose autour de nous deux, j'ai donc décidé de tuer le temps par la parole. Tu connais, n'est-ce pas, cette expression terrifiante que nous utilisons dans notre langage quotidien : tuer le temps ? C'est le temps qui nous tue et pourtant nous prétendons le tuer, nous !

4. P. 686 : J'allais te raconter toutes les histoires des photos, une par une, histoire par histoire, minute par minute. Ainsi, nous aurions pu ruser avec le temps, nous ne lui aurions pas permis de nous tuer.

Dans ces deux exemples, nous pouvons saisir la fonction du temps, ainsi que du récit lui-même. Le temps est synonyme d'un ennemi qu'il faut tuer (fonction négative). L'arme est la parole qui tue le temps par les histoires racontées (fonction salvatrice ou réparatrice). C'est donc le temps qui semble fonctionner comme un justificatif de la narration.

Quels sont les éléments qui servent à cette lutte contre le temps dans le récit lui-même ?

1. Les cassettes vidéo :

5. P. 142 : « On aurait cru que le temps n'était pas passé ».

Père, de quel temps parlait-elle ? Le retrouverons-nous sur les cassettes vidéos, devenues notre unique passe-temps, le camp de Chatila est devenu le camp de la vidéo. Les cassettes passent de main en main, les gens se réunissent autour de la télé, ils se souviennent et racontent. Ils racontent ce qu'ils ne voient pas, construisant des pays à partir d'images de pays.

Le premier témoin luttant contre le temps est visuel : la vidéo qui, de main en main, assure la transmission des images du pays.<sup>12</sup>

2. Le deuxième élément - témoin est la clé :

6. P. 157 : « La clé, j'ai oublié de vous donner la clé de votre maison. Prenez, elle vous appartient ».

« Ce n'est pas nécessaire, a répondu Nou'man, nous avons encore l'ancienne clé, à Damas ».

Nou'man est rentré en Palestine, à Acre, avec un passeport danois<sup>13</sup>. Si la clé qu'on veut lui remettre atteste de son droit de propriété, il répond en mentionnant l'ancienne clé, celle de Damas, témoignage sur le propriétaire mais aussi sur l'histoire de son expulsion (Damas est le lieu de refuge et le lieu de mémoire).

3. Le troisième élément-témoin est l'affiche :

7. P.174/175 : Je n'ai pas apporté la carte de la Palestine, ni les affiches des martyrs. Rien. Ça n'a plus aucune importance ici. Te rappelles-tu comment nous tremblions devant ces affiches,

---

<sup>12</sup>) Ce qui correspond à un fait réel : les familles se passaient les cassettes pour voir l'état de leurs villages et peut-être leurs maisons. Dans les écoles de réfugiés palestiniens également, on projetait ces cassettes pour que les enfants voient leurs villages et leur patrie ; on constate en effet chez les Palestiniens un rapport spécifique établi non pas avec la patrie mais avec le village. Le village ou la ville d'origine sont très importants chez un Palestinien, qui définit son identité par son village d'abord puis par le fait qu'il soit palestinien. Entre réfugiés palestiniens de différentes générations, il existe comme une nécessité de faire l'inventaire ou la nomenclature des caractéristiques de chaque village (pour ne pas dire les préjugés qui leur sont attachés) : tel village = l'avarice, un autre = la générosité, la trahison ; ou encore le parler de tel ou tel village : ceux-là allongent les syllabes et d'autres ne parlent pas de tout etc... Sans parler d'une certaine concurrence entre villages : «Mon village est en Galilée alors que toi tu viens de la côte»,... Il importerait d'étudier aussi le système du mariage chez les réfugiés, soit en rapport avec le village d'origine, soit selon d'autres critères.

<sup>13</sup>) Il est très fréquent que les Palestiniens de la diaspora partent à l'étranger (l'Occident) pour attendre une naturalisation afin de se rendre ensuite en Palestine. Souvent, ils se disent entre eux: «Je pars en Europe pour pouvoir partir en Palestine».

comment nous avons l'impression que le martyr allait déchirer le papier, qu'il allait jaillir vers nous. Les affiches faisaient partie intégrante de notre vie. Nous rêvions d'y voir nos photos. Nous avons tous rêvé d'avoir notre photo encadrée d'une bande rouge vif et entourée de l'auréole des martyrs.

L'affiche témoigne de deux aspects : le combat contre le temps (affiche pour ne pas oublier) et la situation des réfugiés au Liban (les martyrs).

Le temps joue donc le rôle d'un ennemi contre lequel il faut lutter par le biais de plusieurs témoignages concrets. Quelle est cependant l'opinion ou la position des personnages vis-à-vis de cet ennemi ?

Younès

La position de ce personnage principal s'exprime dans les deux exemples suivants :

8. P.175 : Tu n'aimes pas le terme « éternellement », tu disais : « les Juifs sont idiots ». Qu'est-ce que ce slogan idiot qu'ils répètent : Jérusalem, capitale éternelle de l'État d'Israël ! celui qui parle de l'éternité quitte l'histoire. L'éternité est contraire à l'histoire, rien n'est éternel.

9. P.192 : « Tout est provisoire » m'as-tu dit, lorsque nous nous sommes rencontrés après le désastre de 1982. Et pendant le long siège du camp de Chatila en 1985 */par la milice du mouvement prosyrien Amal/* tu as dit que ce serait provisoire, que n'avions pas le choix : « Ecoute, nous n'avons pas le choix, nous devons survivre aux pires circonstances, sinon, nous allons immanquablement disparaître ».

Il existe une conscience de l'aspect évolutif du temps : « Rien n'est éternel », « Tout est provisoire ». Younès libère l'histoire des contraintes de l'éternité par une position qui pose les équations suivantes : histoire = évolution, temps = possibilité de disparition, la seule solution étant la survie.

Samih

Samih, un intellectuel, est un autre personnage qui a été incarcéré par les Israéliens en Palestine.

10. P. 487 : Pour retrouver ma sensation du temps, je me suis mis à compter. J'avais trouvé ! J'ai ouvert mes doigts et je me suis mis à compter jusqu'à soixante, ça faisait une minute. Je comptais soixante minutes et j'arrivais à une heure. Puis je m'embrouillais. Ai-je atteint deux heures ou plus ? Je recommençais depuis le début. Je comptais et les chiffres se perdaient encore. Je ne pouvais plus continuer. C'est comme ça que je suis entré dans le silence. /.../ être privé de temps, c'est ça la souffrance extrême. L'éternité, c'est la souffrance .

PP. 489-490 :

Samih était intellectuel... Il fixait même une échéance / « *des dates* » dans la version originale en arabe /, il était persuadé qu'Israël allait s'effondrer vers la fin des années quatre-vingt à cause de ses contradictions internes. Ce n'était pas facile de discuter avec lui, car il savait tout. Il lisait l'hébreu et l'Anglais, gardait un nombre incroyable de chiffres dans la tête, il nous les balançait à la figure et nous ne pouvions qu'acquiescer.

Dans le premier exemple, le temps semble suspendu, un état dû à la situation d'incarcération où la privation du temps comme l'éternité deviennent des sources de souffrance extrême. Dans le deuxième, le rapport de Samih avec le temps passe par des chiffres et des dates précises. De ces deux positions (Younès et Samih) résulte un rapport complexe avec le temps. D'un côté, les Palestiniens se trouvent en dehors de l'axe du temps et de l'histoire (menace de disparition, expulsion), et d'un autre côté il leur faut lutter pour rattraper le fil du temps. Ils croient au provisoire, ils sont entre « être dehors » et essayer de pénétrer dedans ; la question qui se pose alors : ils peuvent réaliser l'entrée dans l'histoire sans la récupération du pays (ce qui est en quelque sorte arrivé), mais s'ils récupèrent leur terre, garderont-ils la croyance dans le provisoire ? Ce dernier va se transformer en une réalité fixe, ce qui les fait balancer entre une conviction du provisoire et une autre, celle du droit à la terre (le droit est-il éternel ?). Cela explique le désarroi de certains Palestiniens qui vivent une

sorte de doute entre la croyance dans le provisoire, la résistance à l'éternité de leur situation de réfugiés, et la conviction d'un droit quasi éternel à leur terre et à la récupération du pays.

### Khalil

Ce narrateur à la deuxième génération, qui n'est pas celle de Younès. Plus que prendre une position, Khalil réagit par une attitude de refus et de révolte contre les positions des précédents personnages.

11. P. 498 : Le narrateur en posant la question de l'identité de son père : « L'homme hérite de son pays comme il hérite de sa langue. Pourquoi nous faut-il, entre tous les peuples de la terre, inventer quotidiennement notre patrie au risque de tout perdre et de nous enfoncer dans un sommeil éternel. »

12. PP. 604-605 :

En parlant de Abou Kamal et de différents destins des réfugiés, il réagit: « Vous avez vécu dans le provisoire, vous êtes morts dans le provisoire. Vous avez enduré une vie insupportable. Vous vous êtes claquemurés dans l'inoubliable oublié. »

13. P. 624 :

Depuis le jour du stade municipal, en décidant de ne pas m'embarquer avec les autres sur les bateaux grecs, je me suis dit « assez ». Mais où trouver cet « assez » ? Tu dis assez, puis l'histoire aveugle vient te traîner par les cheveux vers la guerre.

J'ai dit assez et je me suis enfoncé dans le massacre.

J'ai dit assez et j'ai été assiégé par la guerre des camps.

J'ai dit assez et je me suis trouvé crucifié sur le mur d'une maison abandonnée, dans un village de fantômes qui s'appelle Majdaloun, celui dont les habitants avaient été refoulés.

Dans le premier exemple, Khalil considère le temps comme une invention quotidienne du pays, ce qui rejoint l'idée de la première partie d'un quotidien vécu infiniment. Dans le deuxième, il refuse le provisoire et reproche à la première génération d'y croire ; il fait partie

de la deuxième génération, celle qui a senti le poids du temps et pour laquelle le provisoire semble durer.<sup>14</sup> Enfin, Khalil dit « stop », « assez » à tout ce qui s'est passé. Il s'agit d'un état d'âme qui voudrait arrêter le temps et les événements alors que ceux-ci ne s'arrêtent jamais.

Suite à la réaction de Khalil illustrée dans le dernier exemple, plusieurs éléments importants émergent :

14. P. 661 : Zainab ne paraît pas convaincue. Elle a dit que tout ce que j'ai fait pour toi était absurde. Si seulement elle savait ! Mais elle ne veut pas entendre l'histoire depuis le commencement. Moi non plus, je n'ai plus la force de raconter de nouveau. Si elle avait écouté ton histoire, elle aurait compris que je ne perdais pas mon temps ou le tien, mais que j'achetais le temps et l'Histoire, pour toi et pour moi.

P. 663 : Avec toi je me sens libre. Tu peux mourir si tu veux. Je dis tu peux, ça ne veut pas dire que je t'y invite, tu es libre, choisis de vivre ou de mourir à ta guise. Fais ce que tu as envie de faire, ta vérité est en moi maintenant.

Cet extrait révèle :

1. Le choix que font certains réfugiés de ne pas écouter, ce qui rejoint l'idée d'urgence de vie ou de survie de la première partie.
2. Le choix de lutter contre l'oubli par la parole (le récit) et par le travail de la mémoire.
3. L'idée d'un relais : ceux qui se mobilisent pour la mémoire ne peuvent pas toujours être les mêmes.
4. La finalité et l'intérêt du récit : le récit est une inscription dans le registre de l'histoire et du temps. « Acheter un temps », mais acheter le temps sous-entend l'idée du gain, ce n'est

<sup>14</sup>) À propos des générations, il est à noter que ce terme peut s'entendre en un sens plus large, impliquant non seulement l'âge mais aussi les événements. Depuis 1948, il y a eu environ 5 générations (les grands-parents, les parents, les cousins qui ont l'âge des parents ou non, les enfants, les enfants des enfants) mais par rapport aux événements il y en a plus si on veut décomposer la génération sur la base du vécu: génération de l'expulsion, génération de la guerre arabo-israélienne et du rêve du nationalisme arabe, génération des massacres et de la guerre civile libanaise, génération de la lutte armée des révolutionnaires palestiniens, génération de l'échec de la lutte armée, génération du départ en Tunisie, génération de l'après-guerre au Liban, génération des effets de l'Intifada, génération d'après Oslo, *etc...* Sans parler de la "génération" qui peut ne durer que le temps d'un jour de combat, d'un mois de combat, de quelques années de difficultés et d'obstacles au sein d'une situation donnée (université, travail, voyage...).

pas un simple profit qu'on gagne à raconter l'histoire, il s'agit bien d'un gain réel où achat inclut une possession, une propriété, un avoir. C'est le temps lui-même et l'histoire qui sont tous deux possédés. Par ailleurs, la vérité aussi est possédée car elle est transmise. À la fin du récit, nous arrivons à une possible dimension positive du temps avec l'idée de l'héritage : par exemple, la transmission des restes de la caverne aux enfants, qui ne connaissent pas leur père, après la mort de leur mère. Cet héritage réside dans un lieu d'absence où le père était obligé de se cacher aux yeux des autorités israéliennes. Cette absence imposée génère un état positif du temps, celui de la transmission assurée, comme il se doit, par la mère.

## 2. *Des hommes dans le soleil*<sup>15</sup> :

Abou Qyas, Asaad et Marwan veulent gagner refuge au Koweït. Devant partir clandestinement, ils se mettent d'accord – difficilement – avec Abou Khayzaran pour le faire dans un camion-citerne où ils ne devront se cacher qu'à deux reprises, chaque fois pour quelques minutes, au maximum cinq, mais en plein jour et dans le désert. Suivent des extraits du récit abordant le temps physique :

1. / Premier arrêt à Safwan / : « Il accélère. Sur le compteur, l'aiguille s'affole. Devant lui, noyé dans le rideau de sa propre sueur, le haut du plateau. » (p. 84)
2. Abou Khayzaran : « Sept minutes, je vous ai dit ! on n'a pas même dépassé les six minutes ! il continue à répéter six minutes et à leur demander de regarder la montre, Abou Saad finit par dire :
3. Ça fait bien six minutes. J'ai compté tout le temps, de 1 à 60, une minute, et comme ça six fois. La dernière fois j'ai compté len-en-en-te-ment, très-ès le-en-en-te-ment. » (p. 86).
4. Ils continuent leur chemin ; il leur reste un arrêt chez les Koweïtiens. Abou Khayzaran leur annonce : « Allons-y ! Vous connaissez la chanson maintenant. Quelle heure est-

---

<sup>15</sup>) Kanafani, 1963.

il ? Onze heures et demi. Comptez. Sept minutes maximum et je vous ouvre la porte. Souvenez-vous bien : onze heures et demi... Sept minutes.» (p. 91)

5. / *La vie des trois réfugiés dépend d'une simple signature par Mitla, à un poste de passage, mais celui-ci préfère bavarder, parler de rumeurs, de femmes et de sexe* / «Abou Baqr finit par les faire passer, mais le temps a coulé, en sortant c'était midi moins le quart. Il conduit encore une minute pour être bien caché de Mitla. En s'arrêtant, il saute sur le toit de la citerne, il soulève, c'était midi moins neuf. Le vide, le bourdonnement effrayant, le silence. Rien ne parvient de ce trou.» (p. 96)

Abou Khaizaran va ensuite jeter les trois cadavres à la décharge municipale. Après avoir pris leur argent et la montre de Marwan, une pensée l'obsède au point de crier : pourquoi n'ont-ils pas frappé sur les parois ? Pourquoi ? Et cette question est interprétée par Michel Seurat<sup>16</sup> comme la question du pourquoi ne demandent-ils pas de secours aux Arabes ? Pourquoi les Palestiniens doivent-ils toujours se résigner et ne pas demander de l'aide ? Nous posons la question à l'envers : Qu'est-ce qui a fait que les Palestiniens se trouvent dans une situation où ils sont obligés de se cacher pour aller travailler au Koweït, dans un pays qui est certainement au courant de ces passages clandestins ? Plus qu'une résignation, il s'agit d'une sorte de « violente réaction », pour ne pas dire une révolte, exprimée dignement par un silence violent.<sup>17</sup>

Chez Kanafani, l'expérience du temps est plutôt mortelle, il est question de minutes et de secondes pour accéder à une vie plus digne de celle en Irak. Lors de cette expérience, on peut imaginer Abou Saad rendre le dernier souffle tout en comptant lentement comme il l'avait dit

<sup>16</sup>) Arabisant et chercheur Français, assassiné à Beyrouth après avoir été pris en otage en 1985 par l'organisation du Jihad Islamique.

<sup>17</sup>) Cette question posée "Pourquoi les Palestiniens n'ont pas frappé sur les parois?" se rapproche fortement de la question posée par le «coupeur d'eau» dans *La vie matérielle* de Marguerite Duras où le coupeur d'eau vient couper l'eau d'une famille pauvre en plein été. Il rencontre la mère avec ses quatre enfants tout assoiffés mais il coupe l'eau. La femme décide que toute la famille doit mourir: ils vont s'allonger sur les rails d'un train et meurent. Le coupeur d'eau, pour justifier son acte, déclare que la mère ne lui avait pas demandé de laisser l'eau. Duras estime que c'est une histoire qui rend fou mais elle évoque la violence insondable impliquée par l'acte de la mère (Duras, 1987: 115).

après le premier arrêt. Le récit semble exiger du lecteur une lecture spécifique : il doit compter.

Il est clair que ce récit a pour objet le temps physique plus que le temps psychologique ou philosophique. Ce qui n'empêche pas de voir à travers ce temps physique des significations à l'échelle de toute une histoire d'un peuple, celui de la génération de la Nakba, qui représente le premier drame, voire une soumission tragique et rebelle aux événements.<sup>18</sup>

### Question finale

La rédaction de ces deux parties rend manifeste un problème concernant la réflexion et l'écriture sur l'exil. En rédigeant la deuxième partie qui est une lecture d'ouvrages littéraires, il fut nécessaire d'introduire des notes de bas de page et cela afin de développer par des exemples tirés de la réalité ce que suggérait la fiction, ces exemples reprenant parfois des éléments de la première partie qui, elle, traitait du vécu. Ce qui pose les questions suivantes : Jusqu'à quel point la réalité des Palestiniens réfugiés est-elle confondue avec la fiction ? Si on fictionnalise la réalité, celle-ci prendra une autre forme, plus poétique ; est-ce que l'écriture de l'exil banaliserait l'exil dans le cas des Palestiniens réfugiés ou bien le confirmerait-elle sous une autre forme, poétique ? Est-il toléré - en dehors du milieu artistique - d'adopter d'autres thématiques que celle de la réalité vécue, cette dernière insistante car elle est présente quotidiennement ? Il s'agit de la difficulté d'être « dans l'événement ». Pour notre part, le texte fictif légitime une lecture historico-idéologique, voire culturelle. Il existe certainement d'autres lectures que suggèreraient d'autres formes d'expression linguistique ou

<sup>18</sup>) Le présent article traite de ce récit mais le temps occupe une large place dans toute l'œuvre de Ghassan Kanafani, notamment dans son célèbre ouvrage *Retour à Haïfa* où le temps est le moteur d'un bouleversement contradictoire: un couple palestinien se trouve obligé de laisser leur nouveau-né à la maison lors d'une attaque des forces israéliennes et sont contraints de partir sans avoir le droit de retourner prendre leur bébé. L'enfant palestinien laissé à la maison est élevé par une émigrée polonaise juive et devient israélien, officier dans l'armée israélienne. D'autres enfants naissent du couple palestinien dont un qui s'engage parmi les révolutionnaires palestiniens. Du retour à Haïfa pour voir leur maison et l'enfant perdu, la rencontre avec la dame juive a lieu calmement mais l'officier leur dit qu'il ne peut plus ne pas être israélien et que c'est leur faute puisqu'ils ne sont pas revenus chercher leur enfant. Est-ce que le récit est celui du "trop tard"? L'un devient l'ennemi de lui-même. Le retour a eu lieu sans la récupération de la maison, ni du fils perdu. Il est trop tard pour que l'un reste l'un car il est devenu autre. C'est le récit d'un ordre bouleversé sous l'effet du temps.

littéraire. Cependant, pour le thème de l'exil et dans le cas des Palestiniens réfugiés, la fiction oblige à ne pas négliger cette dimension en quelque sorte informationnelle autant qu'idéologique.<sup>19</sup>

Pour finir, nous donnerons un dernier exemple du traitement du temps et de l'exil par une forme artistique : les caricatures de Naji Al-Ali<sup>20</sup>. Dans cet exemple, il s'établit un rapport entre l'humour dans sa forme caricaturale, la thématique de l'exil et la question palestinienne.

<sup>19</sup>) Cette problématique pourrait concerner l'écrivain et poète exilé qui, lui, poétise l'exil. Cependant, dans le cas du Palestinien, il y a hésitation car s'il poétise, il risque de banaliser la cause. Cependant, l'exemple du poète Mahmoud Darwich, devenu le porte-parole de la lutte palestinienne, prouve le contraire quoique lui-même avoue qu'il s'est trouvé enfermé dans la thématique de la patrie où la femme et l'amour sont confondues avec la Palestine. Par exemple, dans la chanson « Entre Rita et mes yeux existe un fusil », tous les Palestiniens et Libanais dans les cafétérias des universités essayaient de deviner si Rita était une femme israélienne ou palestinienne, bien que leur imaginaire admettait davantage le fait qu'elle soit israélienne. Le jour où il a commencé à parler d'autres choses, cela ne plaisait guère alors qu'il aurait fallu user de prudence car l'écriture poétique de Darwich, même en abordant d'autres thématiques que la Palestine, demeure originale et novatrice pour ses destinataires (voir le texte de S. Hadidi dans Sanbar, Hadidi et Pons, 1997).

<sup>20</sup>) Naji al-Ali, célèbre caricaturiste palestinien, est né en Galilée en 1937. En 1948, année de la Nakba, il devient un réfugié dans le camp libanais de Ein-el-Helweh. Sarcastiques et très audacieux, les dessins de Naji al-Ali reflètent son expérience de réfugié palestinien, expriment la lutte et la résistance à l'occupation israélienne et traduisent clairement ses positions politiques, souvent très critiques à l'égard des régimes arabes. Naji Al-Ali fut atteint d'une balle dans la tête le 22 juillet 1987 à Londres, premier caricaturiste palestinien à être assassiné pour ses dessins. Ses caricatures sont aisément reconnaissables par ce petit personnage mythique, Handala (du nom d'un arbrisseau très amer et très résistant poussant dans le désert). Handala est un petit garçon de dix ans, misérable et déterminé qui nous tourne le dos en croisant les bras. « Handala est né à l'âge de 10 ans et depuis son exil les lois de la nature n'ont aucune emprise sur lui. Il ne recommencera à croître que lors de son retour sur sa terre natale. Il n'est pas un enfant bien portant, heureux, serein et couvé. Il va nus pieds comme tous les enfants des camps de réfugiés. Ses cheveux sont ceux de l'hérisson qui utilise ses épines comme arme. Bien qu'il soit rude, il a l'odeur de l'ambre. Ses mains, toujours derrière son dos, sont le signe du rejet des solutions porteuses de l'idéologie américaine. Au début il était un enfant palestinien, mais sa conscience s'est développée pour devenir celle d'une nation puis de l'humanité dans sa totalité. Il a fait la promesse de ne jamais se trahir. Handala veut dire amertume. » (Source:Leila\_palestine\_libre@yahoo.fr). Quelques caricatures de Naji al-Ali figurent sur l'adresse: [http://www.palestine.ma/article.php3?id\\_article=5&debut\\_vignette=24](http://www.palestine.ma/article.php3?id_article=5&debut_vignette=24)

La forme caricaturale adoptée par Naji Al-Ali s'attache à son personnage, Hanzala, un enfant qui a toujours 10 ans, son âge étant en quelque sorte suspendu. Il ne grandit pas, d'où une anomalie temporelle, la suspension de l'âge, liée à une anomalie spatiale l'état d'exil et l'expulsion, celle-ci représentée par une anomalie figurative, la caricature. Et pourquoi Hanzala ne grandit-il pas ? Al-Ali répond : il grandira le jour où il retournera chez lui, en Palestine.

**Références bibliographiques**

1. Duras, Marguerite. *La vie matérielle*, Paris, Gallimard, 1987.
2. Kanafani, Ghassan. *Des hommes dans le soleil* (traduction: Michel Seurat), Paris, Sindbad, 1977 (version originale: Beyrouth, 1963).
3. Khouri, Elias. *La porte du soleil* (traduction: Rania Samara), Paris, Actes Sud/Sindbad/Le monde diplomatique, 2002 (Édition originale: Beyrouth, 1998).
4. *Palestinian Refugees : The Right of Return*, London, Pluto Press, 2001.
5. *Qantara. Magazine des cultures arabe et méditerranéenne* : « Identité : Palestine » n°23, Paris, Institut du monde arabe, 1997.
6. Said, Edward. *Taamulat hawla el manfa* (Traduction Thaer Dib), Beyrouth, Dar Al Adab, 2004.
7. Sanbar, Elias, Hadidi Subhi et Pons, Jean-Claude. *Palestine : l'enjeu culturel*, Paris, Circé, IMA, 1997.